

N'ba N'ga affleura tout près de la sienne et ensemble elles fendirent les eaux.

Ce fut pour moi un rude coup. Mais qu'y faire ? Je continuai ma route, au milieu des transformations du monde, et moi aussi je me transformai. De temps en temps, d'entre toutes les formes d'êtres vivants, je rencontrais quelqu'un qui « était quelqu'un », bien plus que je ne l'étais moi-même : quelqu'un qui annonçait l'avenir, l'ornithorynque allaitant le petit sorti de l'œuf, la girafe dégingandée au milieu de la végétation encore basse ; ou encore quelqu'un qui témoignait d'un passé révolu, un dinosaure survivant alors qu'avait commencé le Cénozoïque, ou bien – le crocodile – un être du passé qui avait trouvé le moyen de se maintenir tel quel au long des siècles. Tous, ils avaient quelque chose, je le sais bien, qui de quelque façon les rendait supérieurs à moi, sublimes, et qui, par comparaison, me rendait médiocre. Et pourtant, je n'aurais échangé ma place avec aucun d'eux.

Les Dinosaures

Mystérieuses demeurent les causes de la rapide extinction des Dinosaures, qui avaient évolué et grandi pendant tout le Trias et le Jurassique et qui, cent cinquante millions d'années durant, avaient été les maîtres incontestés des continents. Peut-être furent-ils incapables de s'adapter aux grands changements de climat et de végétation qui se produisirent au cours du Crétacé. À la fin de cette époque, ils étaient tous morts.

Tous sauf moi – précisa Qfwfq –, parce que moi aussi, pendant un certain temps, j'ai été Dinosaur : disons pendant une cinquantaine de millions d'années ; et je ne le regrette pas ; alors, quand vous étiez Dinosaur, vous aviez conscience d'être dans le vrai, et vous vous faisiez respecter.

Puis la situation changea ; il est inutile que je vous rapporte tous les détails, ce fut le commencement de malheurs en tous genres, défaites, erreurs, doutes, trahisons, pestes. Une nouvelle population grandissait

sur la Terre, qui était notre ennemie. On nous cognait dessus de tous les côtés, et rien n'allait plus. À présent certains disent que le goût de la chute, la passion de l'autodestruction faisaient partie de notre esprit, à nous Dinosaures, depuis longtemps. Je ne sais pas : quant à moi, je n'ai jamais éprouvé un pareil sentiment ; si d'autres l'avaient, c'était parce qu'ils se sentaient déjà perdus.

Je préfère ne pas me ressouvenir du temps de la grande maladie. Jamais je n'aurais cru que j'y échapperais. La longue migration qui me mit à l'abri, je l'accomplis à travers un cimetière de carcasses décharnées, sur quoi une crête, ou une corne, ou un morceau de cuirasse, ou un lambeau de peau tout écaillée rappelaient seuls l'ancienne splendeur de l'être vivant. Et sur ces restes travaillaient les becs, les rostres, les crocs et les ventouses des nouveaux propriétaires de la planète. Quand je ne vis plus traces ni de vivants ni de morts, je m'arrêtai.

Sur ces hauts plateaux désertiques, je passai des années et des années. J'avais survécu aux embuscades, aux épidémies, à l'inanition, au gel : mais j'étais seul. Je ne pouvais pas rester là-haut pour l'éternité. Je me mis en route vers le bas.

Le monde avait changé : je ne reconnaissais plus ni les montagnes, ni les fleuves, ni les plantes. La première fois que j'aperçus des êtres vivants, je me cachai ; c'était une bande de Nouveaux, des individus petits mais puissants.

— Eh, toi !

Ils m'avaient repéré, et tout de suite cette façon

familière de m'apostropher me stupéfia. Je me sauvai ; ils me poursuivirent. J'étais habitué depuis des milliers d'années à soulever la terreur de moi et à me terrifier des réactions des autres devant la terreur que je soulevais. À présent, rien de cela :

— Eh toi !

Ils avançaient vers moi comme si de rien n'était, ni hostiles ni épouvantés.

— Pourquoi cours-tu ? Qu'est-ce qui te passe par la tête ?

Ils voulaient seulement que je leur indique la bonne route pour aller je ne sais où. Je bégayai que je n'étais pas de l'endroit.

— Qu'est-ce qui t'a pris de te sauver ? dit l'un d'eux. Il me semblait avoir vu... un Dinosaur !

Et tous les autres éclatèrent de rire. Mais dans ce rire, pour la première fois, je sentis un accent d'appréhension. Ils riaient un peu jaune. Et l'un d'eux se fit grave et ajouta :

— Ne dis pas cela, même pour rire. Tu ne les connais pas...

Par conséquent, la crainte des Dinosaures, chez les Nouveaux, n'avait pas disparu ; mais peut-être n'en avaient-ils pas vu depuis plusieurs générations et ne savaient-ils plus les reconnaître. Je continuai mon chemin, circonspect ; et cependant impatient de répéter l'expérience. À une fontaine buvait une jeune Nouvelle ; elle était seule. Je m'avançai tout doucement, et j'allongeai le cou pour boire à ses côtés ; déjà je pressentais son cri désespéré à peine m'aurait-elle vu, et sa fuite haletante. Elle donnerait l'alarme, et

les Nouveaux viendraient en force me donner la chasse... Déjà, je me repentais de mon geste ; si je voulais en réchapper, je devais sans attendre la mettre en pièces, recommencer...

La jeune Nouvelle se tourna et dit :

— N'est-ce pas qu'elle est fraîche ?

Et elle se mit à converser aimablement, avec des phrases un peu artificielles, comme on fait avec les étrangers, me demandant si je venais de loin et si j'avais eu de la pluie ou bien du beau temps pendant mon voyage. Moi, je n'aurais jamais imaginé que l'on pût parler de la sorte, avec des non-Dinosaures, et j'en restai tout contracté et quasiment muet.

— Moi, je viens toujours boire ici, dit-elle, au Dinosauré...

Je sursautai, j'ouvris grands mes yeux.

— Oui, oui, c'est ainsi qu'on l'appelle, la fontaine du Dinosauré, depuis très très longtemps. On dit qu'une fois un Dinosauré s'y était caché, l'un des derniers, et qu'il sautait sur ceux qui venaient boire et qu'il les mettait en pièces, maman !

J'aurais voulu disparaître. « Maintenant elle comprend qui je suis, pensai-je, maintenant elle m'observe et me regarde mieux et elle me reconnaît ! » Et comme fait celui qui préférerait n'être pas regardé, je baissais les yeux et je m'entortillais la queue comme pour la dissimuler. La tension nerveuse était telle que quand la Nouvelle, toute souriante, me salua et reprit sa route, je me sentis fatigué comme après avoir soutenu une bataille, de celles du temps où l'on se défendait avec les ongles et les dents. Je

me rendis compte que je n'avais pas seulement été capable de lui dire bonjour.

J'arrivai sur la rive d'un fleuve, où les Nouveaux avaient leurs tanières, et vivaient de la pêche. Pour créer une boucle du fleuve où l'eau moins rapide retiendrait les poissons, ils construisaient une digue de branchages. À peine me virent-ils qu'ils levèrent la tête de dessus leur travail et s'arrêtèrent ; ils me regardèrent, ils se regardèrent entre eux, comme s'interrogeant, toujours dans le silence. « Maintenant nous y sommes, pensai-je, il ne me reste plus qu'à vendre chèrement ma peau », et je me préparai à bondir.

Heureusement, je sus me contenir à temps. Ces pêcheurs n'avaient rien contre moi ; me voyant robuste, ils voulaient me demander si je pouvais m'arrêter chez eux et travailler au transport du bois.

— C'est un endroit sans danger, insistèrent-ils devant mon air perplexe. On n'a pas vu de Dinosaures ici depuis le temps des grands-pères de nos grands-pères...

Personne ne soupçonnait ce que je pouvais être. Je m'arrêtai là. Le climat était bon, la nourriture pas dans nos goûts sans doute mais honnête, et le travail pas trop pénible vu ma force. Ils m'avaient surnommé « l'Affreux », parce que j'étais différent d'eux, sans autre motif. Ces Nouveaux, je ne sais diable pas comment vous les appelez, les Pantothères ou je ne sais quoi, ils étaient d'une espèce encore un peu informe, de laquelle par la suite descendirent toutes les autres espèces, et déjà en ce temps-là, d'un

individu à un autre, se faisaient jour toutes les ressemblances et dissemblances possibles, si bien que pour ma part, bien que je fusse vraiment d'un autre type, je dus me convaincre de ce que je ne tranchais pas du tout au tout sur les autres.

Cependant je ne m'habituais pas complètement à cette dernière idée : je me sentais toujours un Dinosauré au milieu de l'ennemi, et chaque soir, quand ils se mettaient à raconter des histoires de Dinosaures, transmises de génération en génération, je me plaçais en retrait, dans l'ombre, les nerfs tendus.

C'étaient des histoires terrifiantes. Les auditeurs, pâles, poussaient de temps à autre des cris d'effroi, ils étaient suspendus aux lèvres de celui qui racontait, lequel à son tour trahissait dans sa voix une émotion qui n'était pas moindre. Bien vite, il me fut clair que ces histoires étaient à l'avance connues de tous (pourtant elles constituaient un répertoire assez riche), mais à les écouter, l'effroi se renouvelait chaque fois. Les Dinosaures y paraissaient comme autant de monstres, décrits avec un luxe de détails qui jamais, au grand jamais, n'auraient permis d'en reconnaître un seul, et occupés exclusivement à causer des dommages aux Nouveaux, comme si depuis le début les Nouveaux avaient été les habitants les plus importants de la Terre et que nous, nous n'eussions rien eu d'autre à faire que de leur courir après du matin au soir. Pour moi, penser à nous, Dinosaures, c'était tout au contraire revenir en esprit à une longue série de déboires, d'agonies, de deuils ; les histoires que les Nouveaux racontaient sur nous étaient tellement

loin de mon expérience réelle qu'elles auraient dû me laisser indifférent, comme s'ils avaient parlé d'étrangers, d'inconnus. Et cependant, en les écoutant, je me rendais compte que je n'avais jamais réfléchi à la façon dont nous étions apparus aux autres, et parmi beaucoup de balivernes, ces récits touchaient, par certains aspects et de leur point de vue particulier, à quelque chose de vrai. Dans mon esprit, ces histoires des terreurs que nous leur avons infligées se confondaient avec celles où moi-même j'avais été terrifié, aussitôt : plus j'apprenais combien nous avions fait trembler, plus je tremblais.

Chacun racontait une histoire à tour de rôle ; à un certain moment ils firent :

— Et l'Affreux, qu'est-ce qu'il nous raconte ? Tu n'en as pas d'histoires à raconter, toi ? Dans ta famille, il ne vous en est pas arrivé, des aventures avec les Dinosaures ?

— Oui, mais..., bredouillai-je, c'est tellement loin... euh, si vous saviez...

Celle qui me venait en aide dans ces moments difficiles, c'était Fleur de Fougère, la jeune Nouvelle de la fontaine :

— Mais laissez-le tranquille... C'est un étranger, il ne s'est pas encore habitué, il parle mal notre langue...

Ils finissaient par changer de sujet. Je respirais.

Entre Fleur de Fougère et moi s'était instaurée une sorte de complicité. Rien de trop intime : je n'avais jamais osé l'effleurer. Mais nous parlions beaucoup. Ou plutôt, elle me racontait beaucoup de choses sur

sa vie ; moi, par crainte de me trahir, de lui laisser soupçonner mon identité, je m'en tenais toujours à des généralités. Fleur de Fougère me racontait ses rêves :

— Cette nuit, j'ai vu un Dinosauré énorme, effrayant, qui lançait du feu par ses naseaux. Il s'approche, il me prend par la nuque, il m'emporte, il veut me manger toute vivante. C'est un rêve terrible, terrible, mais moi, c'est bizarre, je n'étais pas du tout épouvantée, non, comment te dire ? cela me plaisait...

Dans ce rêve, j'aurais dû comprendre beaucoup de choses et par-dessus tout celle-ci que Fleur de Fougère ne désirait rien d'autre que d'être agressée. C'était le moment, pour moi, de la prendre dans mes bras. Mais le Dinosauré qu'ils imaginaient était trop différent du Dinosauré que moi-même j'étais, et cette pensée me rendait encore plus étranger et timide. En somme, je perdis une bonne occasion. Puis le frère de Fleur de Fougère revint de la saison de pêche dans la plaine ; la jeune Nouvelle était bien plus surveillée, et nos conversations devinrent rares.

Ce frère, Zahn, dès le premier moment qu'il me vit, prit un air soupçonneux.

— Et celui-là, qui est-ce ? D'où vient-il ? demanda-t-il aux autres en me montrant.

— C'est l'Affreux, un étranger qui travaille dans le bois, lui dirent-ils. Pourquoi ? Qu'est-ce qu'il a de bizarre ?

— J'aimerais le lui demander, fit Zahn d'un air torve. Eh, toi, qu'est-ce que tu as de bizarre ?

Que répondre ?

— Moi, rien...

— Parce que, d'après toi, tu ne serais pas bizarre, hein ? Et il rit. Pour cette fois il s'en tint là, mais moi je ne m'attendais à rien de bon.

Ce Zahn était un des personnages les plus énergiques du village. Il avait fait le tour du monde et il savait manifestement beaucoup plus de choses que les autres. Quand il entendait les habituels discours sur les Dinosaurés, il marquait une sorte d'impatience.

— Des fables, dit-il une fois, vous racontez des fables. J'aimerais vous voir s'il arrivait ici un vrai Dinosauré...

— Maintenant, cela fait si longtemps qu'il n'y en a plus..., interrompit un pêcheur.

— Pas tellement longtemps..., ricana Zahn, et il n'est pas dit qu'il ne reste pas encore quelques troupeaux qui se promènent dans la nature... Dans la plaine, les nôtres montent la garde jour et nuit. Mais là-bas, ils peuvent avoir confiance les uns dans les autres, ils ne prennent pas avec eux des gens qu'ils ne connaissent pas.

Et il arrêta son regard sur moi, intentionnellement.

Il était inutile de faire traîner, il valait mieux crever l'abcès tout de suite. Je fis un pas en avant :

— Tu en as contre moi ? demandai-je.

— J'en ai contre ceux dont on ne sait pas où ils sont nés ni d'où ils viennent, et qui prétendent manger nos biens et courtiser nos sœurs...

L'un des pêcheurs prit ma défense :

— L'Affreux gagne sa vie, et il est de ceux qui travaillent dur...

— Il est capable de porter des troncs d'arbre sur son dos, je ne le nie pas, insista Zahn, mais dans un moment de danger, si nous devons nous défendre avec nos ongles et nos dents, qui nous garantit qu'il se comporterait bien ?

Alors s'engagea une discussion générale. L'étrange était que la possibilité que je fusse un Dinosaur n'était pas prise en considération ; on me reprochait seulement d'être un Autre, un Étranger, et donc un Suspect ; et le point controversé était de savoir jusqu'où ma présence augmenterait le risque au cas d'un éventuel retour des Dinosaures.

— J'aimerais le voir au combat, avec sa petite bouche de lézard..., dit Zahn, provocant et dédaigneux.

Je me mis devant lui brusquement, nez contre nez.

— Tu peux me voir dès maintenant, si tu ne te sauves pas.

Il ne s'y attendait pas. Il regarda autour de lui. Les autres firent le cercle. Il ne restait plus qu'à se battre :

J'avancai, j'esquivai un coup de dent à la gorge, déjà je lui avais donné un coup de patte qui le renversa le ventre en l'air, et je fus sur lui. C'était une mauvaise manœuvre, comme si je ne l'avais pas su, comme si je n'en avais pas vu mourir, des Dinosaures, à force de griffures et de morsures sur la poitrine et le ventre, alors qu'ils pensaient avoir

immobilisé l'ennemi. Mais je savais encore me servir de ma queue pour me tenir ferme ; je ne voulais pas me laisser renverser à mon tour ; je peinais, je sentais que j'allais céder...

Ce fut alors qu'un des spectateurs cria : « Vas-y, Dinosaur ! » Apprendre qu'ils m'avaient démasqué et retourner l'autre d'un coup, ce fut tout un : perdu pour perdu, autant leur faire retrouver leur peur ancienne. Et je frappai Zahn une fois, deux, trois...

Ils nous séparèrent.

— Zahn, on te l'avait dit : l'Affreux a des muscles. Il ne faut pas plaisanter avec l'Affreux ! Et ils riaient et me félicitaient, à grands coups de pattes sur les épaules. Moi qui me croyais désormais découvert, je ne m'y retrouvais pas ; seulement plus tard, je compris que l'apostrophe « Dinosaur » était une de leurs façons de dire pour encourager des lutteurs, quelque chose comme : « Fais voir que tu es le plus fort ! », et même ils avaient pu le crier aussi bien à Zahn qu'à moi-même, ce n'était pas clair.

À partir de ce jour, je fus davantage respecté par tous. Même Zahn m'encourageait et il me suivait pour me voir donner de nouvelles preuves de ma force. Je dois dire aussi que leurs discours habituels sur les Dinosaures avaient un peu changé, comme il arrive quand on se fatigue de juger des choses toujours de la même manière, et la mode commençait à tourner d'un autre côté. À présent, quand ils voulaient critiquer quelque chose dans le village, ils avaient pris l'habitude de dire que chez les Dinosaures certaines choses ne se seraient pas passées

ainsi, que les Dinosaures sur bien des points pouvaient servir d'exemple, que sur le comportement des Dinosaures dans telle ou telle situation (par exemple dans la vie privée) il n'y avait rien à redire, et ainsi de suite. En somme, ce qui se manifestait, c'était ou peu s'en fallait une admiration posthume pour ces Dinosaures dont personne ne savait rien de précis.

Une fois, il m'arriva de dire :

— N'exagérons rien. Et que croyez-vous donc qu'étaient les Dinosaures, à la fin des fins ?

Ils me dirent aussi sec :

— Tais-toi, qu'est-ce que tu peux en savoir ? Tu n'en as jamais vu.

Peut-être était-ce le bon moment pour commencer à dire les choses.

— Si, j'en ai vu ! m'exclamai-je. Et si vous voulez, je peux vous expliquer comment ils étaient !

Ils ne me crurent pas ; ils pensaient que je voulais les mener en bateau. Pour moi, cette nouvelle façon qu'ils avaient de parler des Dinosaures m'était presque aussi insupportable que la précédente. Parce que — mis à part le chagrin que j'éprouvais pour le cruel destin qui avait frappé mon espèce — moi, la vie des Dinosaures, je la connaissais de l'intérieur, je savais à quel point entre nous dominait une mentalité étroite, pleine de préjugés, incapable de s'adapter aux situations inédites. Et à présent, il me fallait les voir prendre pour modèle notre petit monde étriqué, et — disons-le — si ennuyeux ! Voilà qu'ils allaient m'imposer à l'égard de mon espèce une sorte de religieux respect que pour ma part je n'avais jamais

éprouvé ! Mais au fond, il était juste qu'il en fût ainsi : ces Nouveaux, qu'avaient-ils de tellement différent des Dinosaures de la belle époque ? À l'abri dans leur village avec les digues et les pêcheries, ils avaient eux aussi montré un orgueil, une présomption... Il m'arrivait d'éprouver auprès d'eux le même agacement que j'avais connu chez les miens, et plus je les entendais admirer les Dinosaures, plus je détestais à la fois les Dinosaures et leurs admirateurs.

— Tu sais, cette nuit j'ai rêvé qu'un Dinosaur devait passer devant ma maison, me dit Fleur de Fougère, un Dinosaur magnifique, un prince ou un roi des Dinosaures. Moi je me faisais belle, je me mettais un ruban autour de la tête et je me montrais à la fenêtre. J'essayais d'attirer l'attention du Dinosaur, je lui faisais une révérence, mais lui, il ne semblait même pas s'en apercevoir, il ne daignait pas me jeter un regard...

Ce rêve me fournit une nouvelle clef pour comprendre l'état d'esprit de Fleur de Fougère dans ses rapports avec moi : la jeune Nouvelle avait dû prendre ma timidité pour de la vanité méprisante. À présent, en y repensant, je comprends qu'il m'aurait suffi d'insister en ce sens encore un peu, et de bien marquer un détachement hautain pour la conquérir tout à fait. À l'inverse, cette révélation me remua tellement que je me jetai à ses pieds avec des larmes aux yeux, lui disant :

— Non, non, Fleur de Fougère, ce n'est pas comme tu crois, tu es meilleure que tous les Dinosaures, cent

fois meilleure, et moi je me sens tellement inférieur à toi...

Fleur de Fougère se raidit, fit un pas en arrière.

— Mais que dis-tu ?

Ce n'était pas là ce qu'elle attendait ; elle était déconcertée et trouvait la scène un peu désagréable. **Moi je le compris trop tard ; je repris en hâte mon ancienne attitude, mais une atmosphère de malaise pesait désormais entre nous.**

On n'eut pas le temps d'y repenser, avec tout ce qui arriva peu après. Des messagers essoufflés parvinrent au village.

— Les Dinosaures reviennent !

Un troupeau de monstres inconnus avait été aperçu alors qu'il courait sauvagement dans la plaine. S'il devait continuer à cette allure, le lendemain à l'aube il envahirait le village. L'alarme fut donnée.

Vous pouvez imaginer la vague de sentiments qui se déchaînèrent en moi à cette nouvelle : mon espèce n'était pas éteinte, je pouvais rejoindre mes frères, recommencer la vie d'autrefois ! Mais dans mon souvenir, la vie d'autrefois, c'était la série interminable des défaites, des fuites, des dangers ; recommencer, cela signifiait seulement un supplément temporaire à cette agonie, le retour à un état que je croyais dépassé. Moi, désormais, j'avais retrouvé, ici au village, une sorte de nouvelle tranquillité, et cela me déplaisait de la perdre.

L'esprit des Nouveaux eux-mêmes était partagé en sentiments contradictoires. D'un côté, la panique ; de

l'autre, le désir de triompher du vieil ennemi ; d'un autre côté encore, l'idée que si les Dinosaures avaient survécu et si, maintenant ils revenaient à l'assaut, c'était le signe que personne n'était en mesure de les arrêter et que leur victoire, même impitoyable, pouvait cependant, ce n'était pas exclu, constituer un bien pour tout le monde. Les Nouveaux voulaient en somme dans le même temps se défendre, fuir, exterminer l'ennemi, être vaincus ; et cette incertitude se reflétait dans le désordre de leurs préparatifs de défense.

— Un moment ! cria Zahn. Il y en a seulement un parmi nous qui soit digne de prendre le commandement ! Le plus fort de nous tous : l'Affreux.

— C'est vrai ! C'est l'Affreux qui doit nous commander ! firent en chœur tous les autres. Oui, oui, l'Affreux au commandement ! — et ils se mettaient à mes ordres.

— Mais non, comment voulez-vous que moi, un étranger... Je ne suis pas à la hauteur..., me défendai-je.

Il n'y eut pas moyen de les convaincre.

Que devais-je faire ? Cette nuit-là, je ne pus fermer l'œil. La voix du sang m'ordonnait de désertier et de me joindre à mes frères ; la loyauté envers les Nouveaux, qui m'avaient recueilli et hébergé et fait confiance, voulait au contraire que je me considérasse de leur côté ; de plus, je savais bien que ni les Dinosaures ni les Nouveaux ne méritaient que l'on bougeât le petit doigt pour eux. Si les Dinosaures cherchaient à restaurer leur domination par des

invasions et des massacres, c'était le signe qu'ils n'avaient rien appris et qu'ils n'avaient survécu que par erreur. Et quant aux Nouveaux, il était clair qu'en me donnant le commandement, ils avaient trouvé la solution la plus commode : laisser toutes les responsabilités aux mains d'un étranger, qui pouvait aussi bien être leur sauveur que, en cas de défaite, un bouc émissaire, à livrer à l'ennemi pour se le concilier, ou encore un traître qui, les mettant au pouvoir de l'ennemi, réaliserait leur rêve inavouable de se voir dominés par les Dinosaures. En somme, je ne voulais rien savoir ni d'un côté ni de l'autre : qu'ils s'égorgeaient donc les uns les autres, moi je me moquais d'eux tous ! Je devais m'enfuir au plus vite, les laisser cuire dans leur jus, je n'avais plus rien à faire avec ces vieilles histoires.

Cette même nuit, rasant les murs dans le noir, j'abandonnai le village. Mon premier mouvement avait été de m'éloigner le plus possible du champ de bataille, de retourner dans mes refuges secrets ; mais la curiosité fut la plus forte : revoir mes semblables, savoir qui serait vainqueur. Je me cachai tout en haut de certains rochers qui dominaient l'anse du fleuve, et j'attendis l'aube.

Avec la lumière, à l'horizon apparurent des silhouettes.

Elles avançaient au pas de charge. Avant même de bien les distinguer, je pouvais dire que jamais les Dinosaures n'avaient couru avec aussi peu de grâce. Quand je les reconnus, je ne savais pas si je devais rire ou avoir honte. Des Rhinocéros, un troupeau,

des premiers, gros et lourds et grossiers, pleins de bosses d'une matière cornée, mais fondamentalement inoffensifs, faits pour brouter l'herbe tendre : voilà ce qu'ils avaient pris pour les anciens rois de la Terre !

Le troupeau de Rhinocéros galopa dans un bruit de tonnerre, s'arrêta pour lécher quelques buissons, et reprit sa course vers l'horizon sans s'être seulement aperçu de l'existence des pêcheurs.

Je revins au village en courant.

— Vous n'avez rien compris ! Ce n'étaient pas des Dinosaures ! annonçai-je. Des Rhinocéros, voilà ce que c'était ! Ils sont déjà partis ! Il n'y a plus de danger !

Et j'ajoutai, pour justifier ma désertion nocturne :

— Moi, j'étais sorti en éclaireur ! Pour épier et vous rendre compte !

— Il est possible que nous n'ayons pas compris et que ce n'étaient pas des Dinosaures, dit calmement Zahn, mais en tout cas nous avons compris que tu n'es pas un héros.

Et il me tourna le dos.

Sans doute, ils avaient été déçus : quant aux Dinosaures, quant à moi-même. À présent, leurs histoires de Dinosaures devenaient des histoires drôles, dans lesquelles les terribles monstres apparaissaient comme autant de personnages ridicules. Bon, je ne me sentais plus atteint par leur esprit mesquin. Maintenant, je reconnaissais la grandeur d'âme qui nous avait fait choisir de disparaître plutôt que d'habiter un monde qui n'était plus à notre

mesure. Si moi je survivais, c'était seulement parce que je continuais à me sentir Dinosauré au milieu de ces pauvres gens qui cachaient, par de pitoyables plaisanteries, la peur qui les dominait toujours. Et quoi d'autre pouvait se présenter aux Nouveaux, quel autre choix que la dérision ou la peur ?

Fleur de Fougère, quand elle me raconta un nouveau rêve, révéla une attitude différente :

— Il y avait un Dinosauré grotesque, tout vert, et tous se moquaient de lui, ils lui tiraient la queue. Alors moi je suis intervenue, je l'ai protégé, je l'ai emporté, je l'ai caressé. Et je me suis rendu compte que, ridicule comme il l'était, il était la plus triste des créatures, et de ses yeux jaunes et rouges coulait un fleuve de larmes.

Qu'est-ce qui me prit en entendant ces mots ? Une répulsion à m'identifier aux images du rêve, le refus d'un sentiment qui semblait être devenu de la pitié, la colère devant l'idée dévaluée qu'ils se faisaient tous de la dignité dinosaurienne ? J'eus un sursaut d'orgueil, je me raidis et lui jetai à la face quelques phrases méprisantes :

— Pourquoi viens-tu m'ennuyer avec tes rêves toujours plus infantiles ? Tu ne peux pas rêver d'autre chose que de stupidités ?

Fleur de Fougère éclata en sanglots. Moi, je m'éloignai avec un haussement d'épaules.

Cela se passa sur la digue ; nous n'étions pas seuls ; les pêcheurs n'avaient pas entendu notre dialogue, mais ils avaient vu mon éclat et les larmes de la jeune Nouvelle.

Zahn éprouva la nécessité d'intervenir.

— Mais pour qui te prends-tu, fit-il d'une voix aigre, pour manquer de respect à ma sœur ?

Je m'arrêtai et ne répondis rien. S'il voulait se battre, j'étais prêt. Mais le style du village, ces temps derniers, avait changé : ils tournaient tout à la farce. Du groupe des pêcheurs jaillit un petit cri de fausset : « Vas-y, vas-y Dinosauré ! » C'était là, je le savais bien, une expression comique entrée récemment dans l'usage, pour dire : « Baisse le ton, n'exagère rien », et ainsi de suite. Mais elle me remua le sang.

— Oui, je le suis, si vous voulez le savoir, criaï-je, je suis un Dinosauré, c'est tout ! Si vous n'avez jamais vu de Dinosauré, eh bien, regardez-moi !

Ce fut un rire général.

— Moi, j'en ai vu un hier, dit un vieillard, il est sorti de la neige.

Autour de lui le silence se fit aussitôt.

Le vieillard revenait d'un voyage en montagne. Le dégel avait fait fondre un ancien glacier, et un squelette de Dinosauré était venu à la lumière.

La nouvelle se répandit dans tout le village. « Allons voir le Dinosauré ! » Tous coururent vers la montagne, et moi avec eux.

Au-delà d'une moraine de rochers, de troncs d'arbres déracinés, de boue et de carcasses d'oiseaux, s'ouvrait une petite vallée en forme de cuvette. Un premier voile de lichens verdissait les roches libérées du gel. Au milieu, étendu comme dans son sommeil, le cou allongé du fait des intervalles entre les vertèbres, et la queue éparpillée en une longue ligne

sinuose, gisait un squelette de Dinosauré gigantesque. La cage thoracique était gonflée comme une voile de navire et quand le vent battait contre les côtes, il semblait qu'au-dedans un cœur invisible battait toujours. Le crâne était tourné dramatiquement, la bouche ouverte comme pour un dernier cri.

Les Nouveaux coururent jusque-là en criant d'allégresse ; devant le crâne, ils se sentirent regardés par les orbites creuses des yeux ; ils demeurèrent un peu à distance, silencieux ; puis ils se retournèrent et ils reprirent leurs réjouissances imbéciles. Il eût suffi que l'un d'eux regardât alternativement le squelette et moi-même, alors que j'étais immobile à le contempler, pour qu'il s'en aperçût : nous étions identiques. Mais personne n'y songea. Ces os, ces crocs, ces membres exterminateurs parlaient un langage désormais indéchiffrable, ils ne disaient plus rien à personne, à part ce vague nom qui n'avait plus rien à voir avec la vie actuelle.

Moi, je continuai à regarder le squelette, le Père, le Frère, mon égal, Moi-même ; je reconnaissais mes membres décharnés, mes traits gravés sur la roche, tout ce que nous avons été et que nous n'étions plus, notre grandeur, nos fautes, notre ruine.

Maintenant, cette dépouille allait servir aux nouveaux occupants distraits de la planète pour signaler un point du paysage, elle suivrait le destin du nom « Dinosauré » devenu un mot opaque privé de sens. Je ne devais pas le permettre : tout ce qui regardait la véritable nature des Dinosaurés devait demeurer caché. Dans la nuit, tandis que les Nouveaux dor-

maient autour du squelette pavoisé, je transportai et ensevelis, vertèbre après vertèbre, mon Mort.

Le matin, les Nouveaux ne trouvèrent plus trace du squelette. Ils ne s'en préoccupèrent pas très longtemps. C'était un nouveau mystère qui s'ajoutait à tous les autres mystères relatifs aux Dinosaurés. Bientôt, ils le chassèrent de leur esprit.

Mais l'apparition du squelette laissa une trace, dans la mesure où chez tous l'idée des Dinosaurés resta liée à l'idée d'une triste fin ; et dans les histoires qu'ils racontaient maintenant, dominait un accent de commisération, de compréhension pour nos souffrances. Je ne savais quoi faire de leur pitié. Pitié pour quoi ? Si une espèce avait jamais connu une évolution pleine et riche, un règne long et heureux, c'était bien la nôtre. Notre extinction avait été un épilogue grandiose, digne de notre passé. Qu'est-ce que ces sots pouvaient y comprendre ? Chaque fois que je les entendais faire du sentimentalisme sur les pauvres Dinosaurés, il me prenait l'envie de les mystifier, de raconter des histoires entièrement inventées et invraisemblables. De toute façon, désormais, la vérité sur les Dinosaurés ne serait plus comprise de personne ; c'était un secret que je garderais pour moi seul.

Une troupe de nomades s'arrêta au village – avec certaine jeune nomade que je ne vis pas sans tressaillir. Si mes yeux ne me trompaient pas, celle-là n'avait pas seulement dans les veines du sang de Nouveau : c'était une mulâtresse, une mulâtresse dinosauré. S'en rendait-elle compte ? Ce n'était pas

certain, à voir combien elle était désinvolte. Peut-être n'était-ce pas un de ses parents, mais un de ses grands-parents ou arrière-grands-parents ou trisaïeux qui avait été Dinosauré ; et les caractères, les attitudes de notre race revenaient se manifester en sa personne avec impudence presque, mais désormais méconnaissables pour tous, elle comprise. C'était une créature gracieuse et joyeuse ; elle eut tout de suite à ses trousses une cour de soupirants, et parmi eux le plus assidu et le plus amoureux était Zahn.

L'été commençait. La jeunesse donnait une fête sur le fleuve.

— Viens avec nous ! me dit Zahn, qui après tant de disputes cherchait à être mon ami.

Puis aussitôt il recommença à nager aux côtés de la mulâtresse.

Je m'approchai de Fleur de Fougère. Peut-être le moment de nous expliquer, de nous mettre d'accord était-il venu.

— Qu'as-tu rêvé, cette nuit ? demandai-je pour engager la conversation.

Elle demeura la tête baissée :

— J'ai vu un Dinosauré blessé qui se tordait dans les affres de l'agonie. Il inclinait sa tête noble et délicate, et il souffrait, souffrait... Moi je le regardais, je ne pouvais pas détacher mon regard de lui, et je m'aperçus que j'éprouvais un plaisir subtil à le voir souffrir...

Les lèvres de Fleur de Fougère étaient tendues en un pli méchant que je n'avais jamais observé chez elle. J'aurais seulement voulu lui montrer que, pour

ma part, je n'entrais pas dans son jeu de sentiments ambigus et obscurs : j'étais quelqu'un qui aimait la vie, j'étais l'héritier d'une race heureuse. Je me mis à danser autour d'elle, je l'aspergeai d'eau du fleuve en agitant ma queue.

— Tu n'es bonne qu'à dire des choses tristes, dis-je, frivole. Laisse cela, viens danser !

Elle ne me comprit pas. Elle fit une grimace.

— Et si tu ne danses pas avec moi, je danserai avec une autre ! m'exclamai-je.

Je pris par une patte la Mulâtresse, l'enlevant sous les yeux de Zahn, qui d'abord la regarda s'éloigner sans comprendre, tellement il était absorbé dans sa contemplation amoureuse ; puis il ressentit un sursaut de jalousie. Trop tard : la Mulâtresse et moi nous avions déjà plongé dans le fleuve, et nous nagions vers l'autre rive, pour nous cacher dans les buissons.

Peut-être voulais-je seulement donner à Fleur de Fougère une preuve de ce que j'étais vraiment, et démentir les idées toujours fausses qu'elle s'était faites de moi. Et peut-être aussi étais-je guidé par une vieille rancune contre Zahn, peut-être voulais-je ostensiblement repousser sa nouvelle offre d'amitié. Ou bien encore, c'étaient par-dessus tout les formes familières et cependant insolites de la Mulâtresse, qui me donnaient le désir d'un rapport naturel, direct, sans secrètes pensées, sans souvenirs.

La caravane des nomades devait repartir le lendemain matin. La Mulâtresse accepta de passer la nuit

dans les buissons. Je restai à flirter avec elle jusqu'à l'aube.

Tout cela, ce n'étaient que des épisodes éphémères dans une vie par ailleurs tranquille et sans à-coups. J'avais laissé se perdre dans le silence la vérité sur moi et sur le temps de notre règne. Désormais, on ne parlait presque plus des Dinosaures ; peut-être que plus personne ne croyait qu'ils avaient existé. Fleur de Fougère elle-même n'en rêvait plus.

Quand elle me raconta : « J'ai rêvé que dans une caverne, il y avait l'unique survivant d'une espèce dont personne ne se rappelle le nom, et moi j'allais le lui demander, et il faisait noir, et je savais qu'il était là, et je ne le voyais pas, et je savais bien qui il était et comment il était fait, mais je n'aurais pas su le dire, et je ne comprenais pas si c'était lui qui répondait à mes questions ou moi aux siennes... », ce fut pour moi le signe qu'une entente amoureuse entre nous deux avait enfin commencé, comme je l'avais désiré depuis que je m'étais arrêté la première fois à la fontaine, alors que je ne savais pas encore s'il me serait permis de survivre.

Depuis lors, j'avais compris tant de choses, et par-dessus tout de quelle manière les Dinosaures gagnent. D'abord, j'avais cru que leur disparition avait été pour mes frères la magnanime acceptation d'une défaite ; maintenant, je savais que plus les Dinosaures disparaissent, plus ils étendent leur empire, et sur des forêts bien plus immenses que celles qui couvrent les continents : dans l'enchevêtrement des pensées de ceux qui demeurent. Dans la pénombre des frayeurs et des

doutes de générations désormais ignorantes, ils continuaient à allonger le cou, à soulever leurs pattes griffues, et quand l'ombre ultime de leur image s'était effacée, leur nom continuait à se superposer à toutes les significations du monde, à perpétuer leur présence dans les rapports entre les êtres vivants. À présent que le nom lui-même s'était effacé, il leur revenait de se fondre avec les moules muets et anonymes de la pensée, à travers quoi prennent forme et substance les choses pensées : par les Nouveaux, et par ceux qui viendraient après les Nouveaux, et par ceux qui viendraient après encore.

Je regardai autour de moi : le village qui m'avait vu arriver comme un étranger, je pouvais bien maintenant le dire mien, et je pouvais dire mienne Fleur de Fougère, dans le sens où un Dinosauré peut l'entendre. En conséquence, d'un silencieux geste d'adieu je pris congé de Fleur de Fougère, je laissai derrière moi le village, je m'en allai pour toujours.

En chemin, je regardais les arbres, les fleuves et les montagnes, et je ne savais plus distinguer entre ceux qui existaient au temps des Dinosaures et ceux-là qui étaient venus au monde après eux. Autour de certaines tanières, des nomades campaient. Je reconnus de loin la Mulâtresse, toujours plaisante, à peine un peu engraisée. Pour n'être pas vu, je me cachai dans le bois et je l'épiai. Un petit enfant tout juste en âge de courir sur ses jambes en frétilant la suivait. Depuis combien de temps n'avais-je pas vu un petit Dinosauré aussi parfait, aussi plein de l'essence

propre du Dinosaur, et aussi ignorant de ce que le nom de Dinosaur signifie ?

Je le suivis dans une clairière pour le voir jouer, poursuivre un papillon, frapper une pomme de pin sur une pierre pour en faire sortir les pignons. Je m'approchai. C'était bien mon fils.

Il me regarda avec curiosité.

— Qui es-tu ? demanda-t-il.

— Personne, fis-je. Et toi, tu le sais qui tu es ?

— Elle est bonne ! Tout le monde le sait : je suis un Nouveau ! dit-il.

C'était exactement ce que je voulais l'entendre dire. Je lui caressai la tête, je lui répondis « C'est bien », et je m'en allai.

Je parcourus des vallées et des plaines. J'atteignis une gare, je pris le train, je me perdis dans la foule.

Les filles de la Lune